SCÈNE

«La culture pour toutes et tous»

Après sept années à la barre de la Cité, Myriam Kridi laisse un festival en bonne santé. Une manifestation gratuite qui ôte toutes les barrières d'accès aux spectacles. Entretien.

DIMANCHE 10 JUILLET 2022 CÉCILE DALLA TORRE

Le spectacle de danse "Les Variations Goldberg" à l'intérieur de la cathédrale de Lausanne. Photo de Jessy Marchetti.

FESTIVAL DE LA CITÉ A Lausanne, le Festival de la Cité a fêté ses 50 ans sous le soleil. Dédiée au théâtre, à la danse, à la performance, au cirque et à la musique, la manifestation est totalement gratuite depuis sa création officielle en 1972. Elle a trouvé son public: celui-ci a répondu présent pendant les six jours de l'événement qui a pris fin dimanche. Entrée en fonction en 2016, sa directrice, Myriam Kridi, quitte la barre et passera le témoin en septembre. Elle laisse un festival en bonne santé, qui a gagné la confiance des spectatrices et spectateurs. Interview.

Le Festival de la Cité est né de la volonté d'un conseiller communal socialiste d'organiser une grande fête populaire avec des spectacles et de la musique. Peu de villes au monde peuvent s'enorgueillir d'un événement de cette qualité totalement gratuit.

Myriam Kridi: L'idée était de pacifier les tensions et les revendications sociales après Mai 68 et de réduire les inégalités d'accès à la culture. La culture devait être accessible à toute et tous, et gratuite. Elle était jugée chère à Lausanne et réservée à une élite. Je ne sais pas si l'on peut complètement se réjouir cinquante ans plus tard. L'accès à la culture a changé. Vidy pratique même un prix libre. Mais le contexte social demande à être encore plus inclusif.

Vous tirez quoi qu'il en soit un bilan réjouissant de cette édition. Vous avez renoué avec le public, qui a franchi le cap des 100'000 festivaliers·ières.

Nous avons clairement dépassé les taux de fréquentation habituels du festival cette année. C'est la plus grosse édition que j'aie connue en tant que directrice. Le bilan est effectivement réjouissant, mais c'est surtout l'impact sur notre public qui compte.

Comment a-t-il réagi?

Nous avons observé qu'il était particulièrement attentif à des spectacles exigeants. La pièce de théâtre *Pourvu que la mastication ne soit pas longue* d'Hakim Bah a drainé 600 à 700 personnes sur la scène de la Cathédrale Nord et les gens sont restés. C'est fou! Nous avons aussi eu du monde à l'intérieur de la Cathédrale pour le spectacle de danse *Les Variations Goldberg*.

Comment expliquez-vous le succès de ces «spectacles exigeants»?

Le public est d'accord de rester toute la durée du spectacle. Nous avons construit cette confiance avec lui. Nous avions peur de prendre des risques en présentant ce type de spectacles, mais ça paie. On hésite parfois à présenter des propositions artistiques qu'on adore car le rythme est lent, par exemple. Mais pourquoi le public serait-il plus dissipé que nous et inintéressé? Il faut croire en lui.

Par sa gratuité, le festival est un vrai outil de démocratisation de la culture, perçue comme un service public.

Oui, la question du festival comme une porte d'entrée vers les spectacles et la culture est importante. Les festivaliers et festivalières n'ont pas à se poser la question de l'accessibilité financière. Il n'existe pas non plus de barrière symbolique, on n'a pas besoin de se demander si on peut franchir le seuil d'un théâtre ou non. On ne prend aucun risque en se rendant au festival. Tout le monde considère que c'est «son» festival. Les Lausannoises et Lausannois estiment que c'est un peu le leur car il est financé par leurs impôts. Celles et ceux qui viennent d'ailleurs se sentent à l'aise car c'est un moment convivial.

Le public a répondu présent alors qu'il ne semble pas avoir opéré un vrai retour dans les salles de spectacles. Un bon signal?

Les théâtres avaient déployé des efforts pour attirer les publics, mais ils ont beaucoup souffert du Covid. Les festivals, eux, ont bénéficié de l'effet inverse. Depuis ce printemps, on constate que les festivals déplacent davantage de monde qu'auparavant. L'enjeu de la convivialité est essentiel. On a d'abord envie d'être ensemble avant de savoir ce que l'on va voir sur scène.

Le Tour de France est passé par Lausanne samedi. Quelle incidence?

Les chiffres du bar ont montré que l'affluence était plus forte samedi que vendredi alors que le vendredi est traditionnellement la journée la plus fréquentée. Les spectacles de danse qui avaient lieu en début d'après-midi samedi, en même temps que le Tour de France, ont eu moins de public que le dimanche; les spectateurs et spectatrices sont plutôt venus le soir. On a sans doute gagné un peu en visibilité, mais ce n'était pas vraiment un avantage. La circulation dans l'espace public a été rendue beaucoup plus compliquée. Mais nous avons survécu et nous sommes contents!

Quel est votre sentiment cette année?

Il y a eu une conjonction de facteurs positifs. Nous avons profité d'une bonne météo avec une programmation qui prend des risques. Nous avons proposé l'équivalent d'une édition 2019 avec en plus le Bal de la mercerie et des événements pour la version du cinquantenaire.

Dans quel état d'esprit passez-vous le témoin à votre successeuse Martine Chalverat, directrice du festival Visions du réel?

Nous allons passer un mois ensemble en septembre. La situation du festival est confortable, le fonds de péréquation est à bloc pour les jours de pluie. On part ainsi plus tranquille. Martine Chalverat est venue voir comment se déroulait le festival. Elle pourra piocher dans beaucoup d'expériences différentes.

Savez-vous de quoi votre avenir professionnel sera fait?

Non, je n'en ai aucune idée!